



Petite enfance

De la prévention précoce au contrôle sécuritaire



Entretien avec Sylviane GIAMPINO

Sylviane Giampino est psychologue et psychanalyste. Spécialisée en prévention et petite enfance, elle est l'auteure d'ouvrages sur le sujet et notamment de « Nos enfants sous haute surveillance : Evaluations, dépistages, médicaments... » écrit en collaboration avec la neurobiologiste Catherine Vidal (Albin Michel, 2009).

- Le développement des neurosciences et une meilleure connaissance des étapes du développement de l'enfant ont-ils modifié sensiblement l'approche de la petite enfance, en termes de protection, d'éducation et de socialisation ?

- Les neurosciences sont venues s'inviter à la table des représentations du développement de l'enfant, avec une passion nouvelle pour la génétique et le cerveau liée aux énormes progrès dans le domaine des neurosciences. Les neuroscientifiques sont fascinés eux-mêmes par ce qu'ils peuvent découvrir aujourd'hui grâce notamment aux avancées technologiques comme l'Imagerie à Résonance Magnétique, l'IRM. On est loin de la dissection ; La grande nouveauté étant qu'on peut voir le cerveau fonctionner pendant que les sujets accomplissent des tâches comme mémoriser, compter, visionner des images ou répondre à des stimulations. Cette fascination des biologistes eux-mêmes, et le besoin de financer leurs recherches fait qu'il publient et vulgarisent de plus en plus, pas toujours avec la prudence, la modestie et la rigueur qu'il faudrait. Cela induit des malentendus. Voir s'activer une zone du cerveau

lorsqu'un sujet regarde une image violente, érotique, ou s'agite, ne signifie pas pour autant qu'on voit le cerveau penser. Provoquer la réaction d'un organe aussi central et complexe soit-il, ne signifie pas forcément que c'est l'organe qui détermine les sentiments, construit des pensées humaines et les comportements qui vont avec... Certains scientifiques pensent qu'il y a une sous-estimation de l'origine génétique et biologique des comportements humains pendant que d'autres, au contraire, pointent la surestimation de ces déterminismes. Le débat se pose autrement qu'à l'époque de la bosse des maths et des théories de Lombroso du criminel né, mais c'est toujours le même et très ancien débat qui demeure idéologique entre l'inné et l'environnement.

- D'où des divergences d'appréciations sur les diagnostics et les solutions... ?

- Effectivement. On est sur une pente dangereuse quand on s'appuie sur des différences observées, par exemple, au niveau du lobe préfrontal chez des enfants qui ont des comportements d'agitation, de dispersion, et des enfants qui n'en ont pas. Face à ceux qui servent de ces résultats, transitoires et

obtenus sur de petits échantillons, pour dire que l'agitation, l'hyperactivité, les problèmes de concentration ou d'agressivité, auraient un soubassement neurologique, d'autres chercheurs s'insurgent. Ils répondent que l'on ne peut pas établir, en l'état actuel des connaissances, un lien de cause à effet. Je renvoie au travail de François Gonon, neurobiologiste au CNRS, qui a démonté l'hypothèse sur le rôle de la dopamine dans l'hyperactivité. Je renvoie aussi au travail de Catherine Vidal sur la plasticité cérébrale qui montre que le cerveau se transforme en fonction du vécu, des apprentissages, des modes de vie, etc. Le cerveau est un organe dynamique, reflète et portant, comme tout le reste du corps, les traces du vécu. Il évolue en permanence tout au long de la vie.

- Tout n'est donc pas joué dès la petite enfance en matière de développement et d'apprentissage...

- Ni en matière de comportement, de caractère, de rapport aux autres. Des études simples démontrent l'évolutivité et ce qu'on appelle « la plasticité du cerveau ». Par exemple, dans le cerveau de musiciens professionnels, on a pu observer des modifications du cor-

tex cérébral liées à la pratique intensive de leur instrument dès la petite enfance. Chez les violonistes, on observe un épaississement des régions spécialisées dans la motricité des doigts ainsi que dans l'audition et la vision. Or on remarque aussi que, lorsque l'activité cesse, la zone qui était surdimensionnée, se rétrécit.

De même, si l'on entraîne des sujets pendant des semaines, à l'exercice intensif d'une compétence, certaines zones du cerveau se modifient. Mais quand l'apprentissage et l'entraînement cessent, ces changements au niveau du cerveau régressent. Il y a donc réversibilité.

A l'inverse, la clinique des traumas crâniens montre aussi que si certaines zones du cerveau touchant à la motricité ou au langage par exemple sont atteintes, il arrive dans certains cas que d'autres zones prennent le relais et s'activent pour compenser. C'est un champ de découvertes tout à fait passionnant, optimiste et finalement réaliste qui indique que rien n'est irréversible et qu'à tout moment le cerveau humain évolue.

- En quoi les neurosciences peuvent-elles constituer un risque particulier dans le champ de l'éducation et du développement de l'enfant ?

- Aucune connaissance ne devrait comporter des risques en matière d'éducation. La connaissance doit éclairer, mais c'est le détournement idéologique, le scientisme, qui est à démasquer. Le recours aux neurosciences, peut venir servir de caution au retour des pensées déterministes. Ici, le risque serait de figer les normes des stades du développement de l'enfant. Si à tel âge, telle acquisition n'est pas faite, il faudrait considérer qu'elle ne se fera pas. Le fantasme du « tout se joue avant tel âge », avec un support biologique et neurologique, génère une sorte de précipitation angoissée des apprentissages, des acquisitions, chez l'enfant. Cela contribue à faire qu'aujourd'hui, en France, on efface progressivement les différences entre la petite enfance et la grande enfance. Les conduites éducatives, relationnelles, rigides reviennent. Elles précipitent et forcent les adaptations des tout petits.

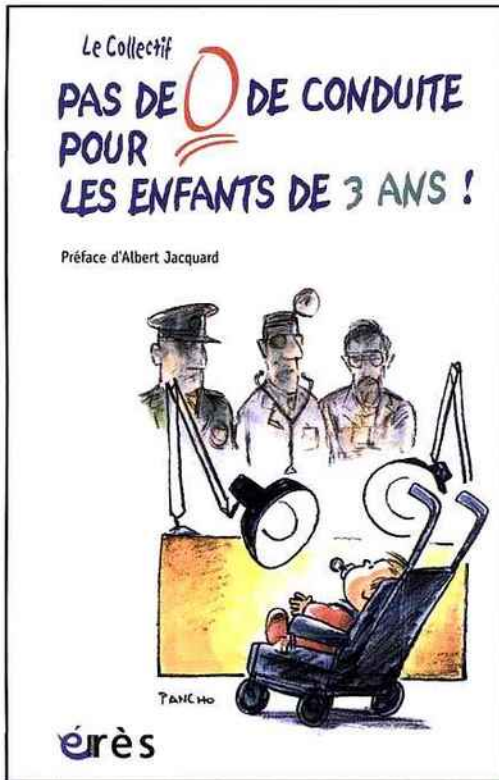
L'école maternelle est en train de se transformer en école élémentaire et la crèche demande aux enfants des activités et des attitudes que l'on demandait en maternelle il y a quinze ans. L'angoisse du futur qui se joue tout de suite fait faire des sottises pédagogiques, éducatives et sociales. La précocité serait garante de l'intelligence et de l'avenir du développement de l'enfant. Plus les acquisitions seraient faites tôt, plus l'enfant serait doué et intelligent et pour toujours ! Tout cela est faux. Les neurosciences sont utilisées comme caution scientifique à des formes de pensée qui existaient déjà. Elles servent également de légitimation à certaines préconisations éducatives ou adaptations comportementales précoces des enfants, et mènent à des attentes normées sur les enfants de plus en plus jeunes et de plus en plus fortement. Du coup les adultes qui entourent les enfants sont coincés entre pression, culpabilité et échec.

- Quelle est selon vous la bonne approche de l'intervention en petite enfance ?

- La démarche logique est de penser le développement de l'enfant comme un ensemble. Son monde interne avec l'incompressibilité des processus, se construit pas à pas, entrelacé avec les conditions de son environnement externe, lui même tressé de toutes les sphères familles, institution, société, culture. Tout projet pour les jeunes enfants doit donc intégrer les champs de connaissances pluridisciplinaires et n'est pas qu'une question d'expertise, il doit se nourrir aussi des questions éthiques et sociales. Il y a dérapage quand on perd l'équilibre des références. Pour penser l'enfant il faut penser pluridisciplinaire : la médecine, les neurosciences, la psychologie, la pédagogie, l'éthique, l'art, la sociologie, la philosophie... et le politique. L'apport des sciences humaines est aujourd'hui nié au profit de l'apport des sciences médicales, de l'épidémiologie, de la statistique avec son cortège de chiffres et de probabilités. On en a vu les graves dérives au moment de la sortie du rapport INSERM en 2005. Les sciences humaines, la participation des familles et des citoyens,



« L'école maternelle est en train de se transformer en école élémentaire et la crèche demande aux enfants des activités et des attitudes que l'on demandait en maternelle il y a quinze ans... » (Photo Pierre Bessard/REA)



« Le collectif créé en 2006 rassemble 50 organismes : des professionnels de la santé et de l'enfance, des organisations familiales... Son appel a recueilli 200 000 signatures. Notre objectif est de faire reconnaître l'importance et l'urgence d'une prévention non pas « prédictive » mais « prévenante » en faveur des enfants »...

sont un garde-fou contre la dérive eugéniste autant que contre le risque de prendre appui sur les neurosciences et l'éthologie pour rabattre la complexité du comportement humain à celui des l'animal. En effet l'étude du comportement animal sert de plus en plus souvent de modélisation pour expliquer le comportement humain. Cela nous familiarise progressivement avec l'idée que l'enfant ne serait qu'un organisme programmé, programmable, conditionnable... d'autant plus qu'il est jeune. A quand le petit bonzaï psychologique ?

- D'où vient cette dérive ?

- Il y a à l'origine le mariage malheureux entre prévention précoce des difficultés des enfants et préoccupation sécuritaire sur fond de rêve de contrôle. Pour convaincre tôt des enfants qui donnent des signes de mal-être, et donc pour affirmer que la prévention est importante, certains ont pensé qu'il fallait justifier cela par la défense de l'ordre public et donc adosser la prévention psychologique des difficultés des enfants à la prévention de la délinquance. Cette idée a fait scandale. Le rapport INSERM sur le trouble des conduites chez l'enfant et l'adolescent a été utilisé, récupéré par le politique, pour justifier certaines dispositions de la loi sur la prévention de la délinquance de 2006. Dans le rapport INSERM, de quoi s'agit-il ? D'un modèle de la prévention en petite enfance type « prévention prédictive », modèle selon lequel à partir de comportements observés chez des tout-petits dès trente-six mois on pourrait déduire que ces enfants vont évoluer vers des comportements asociaux, violents, et la délinquance. Le rapport préconisait un dépistage de masse précoce du trouble des conduites, à partir de questionnaires de comportements à l'entrée de l'école maternelle, avec à la clé des réponses consistant à faire taire les symptômes par le conditionnement ou les médicaments. La logique de contrôle voulue par le politique et appuyée sur cette conception déterministe de la prévention, aboutit à désigner des populations à risques : les milieux défavorisés, les mères isolées,

etc. Toujours ces fameux critères de risques qui servent à désigner certains milieux sociaux et certains modes de vie qui fabriqueraient plus de pathologies chez les enfants. Je ne suis pas sûre qu'on aide mieux les familles et les parents par la stigmatisation à la fois d'enfants et de populations.

- Que répondez-vous aux tenants de ces thèses ?

- Je réponds qu'il ne faut pas inverser le raisonnement. Quand les parents vivent dans des conditions difficiles en termes de ruptures affectives, isolement, logement, emploi, socialisation, santé, il ne faut pas s'étonner que des enfants en souffrent et présentent un mal-être. Mais si l'enfant ne va pas bien, ce n'est pas parce que la famille est, en soi, psychologiquement dysfonctionnante ou pathogène. Mais que sa situation de vie est porteuse de souffrance et de dysfonctionnement. Et qu'il faut agir sur les facteurs de fragilisation au lieu de psychologiser, individualiser, les causes du mal-être de certaines de ces familles.

Quand un problème apparaît, on travaille d'abord sur ce qui le cause. Ce n'est pas un hasard si en période d'appauvrissement social, économique, culturel, on se met à traquer les petits agités, les anxieux qui manquent de concentration, ou les petits opposants... Dans le rapport Bockel de 2010 comme dans le rapport Bénisti de 2011 on préconise des programmes de rééducation comportementale pour les enfants des milieux défavorisés, on préconise des suivis parentaux avec menaces de sanctions pour les familles. Nadine Morano n'a-t-elle pas au moment des ses états généraux en 2010 proposé un carnet de parentalité listant les droits et les devoirs des parents... Au moment où les services publics se rétractent du soutien, de l'aide et de l'accompagnement des familles, on assiste à une prise de pouvoir de la puissance publique sur les relations parents-enfants, avec contrôle, sanctions et effet d'infantilisation des parents.

- Vous faites, j'imagine, une différence avec les démarches d'aide à la parentalité...

- L'orientation dont je vous parle ici n'a rien à voir avec l'aide, l'écoute, l'appui à la fonction parentale telle qu'elle a été conçue dans la circulaire instituant les RFAAP en France dans les années 90. Pour moi, c'en est le détournement. L'idée, juste, que les relations parents-enfants ça questionne et qu'il faut apprendre au fur et à mesure que l'enfant grandit et différemment pour chaque enfant, est aplatie aujourd'hui. Lorsqu'il est question de stages parentaux, de sanctions, d'apprentissages de méthodes pour bien se conduire en tant que parent. Comme si la parentalité était un métier avec des compétences objectivables et évaluables... Et si on ne fait pas bien ? on se fait punir ? mais qui va décider ? Selon quelles normes et critères ? au nom de quoi ? C'est une version infantile et infantilisante du travail avec les familles. Cela ne fait que fragiliser la fonction parentale, alors que le soutien à la parentalité tel qu'il est défini dans la circulaire de 1999 instituant les REAAP, Réseaux d'Ecoute d'Appui et d'Accompagnement des Parents, consistait à mettre à disposition des parents des aides, des étayages, pour les aider à construire leurs repères, à dépasser les difficultés et à gagner en intelligences éducatives et relationnelles avec leurs enfants, sur une base de volontariat des familles et d'appui des familles entre elles.

Monsieur Bénisti parle, dans son rapport, de stages d'éducation à la parentalité qui pourraient être plus ou moins imposés par des services. Cela se pratique déjà auprès de certaines populations aux Etats-Unis et au Canada. En France, les CLSPD, comités locaux de sécurité et de prévention de la délinquance, font se côtoyer les réseaux d'aide à la parentalité et les services de l'Etat de la justice et de l'intérieur. Il y a risque de mélange des genres. L'aide à la parentalité concerne la famille, les affaires sociales, l'éducation, pas la Justice ou l'Intérieur !

- Ce travail de vigilance est-il le premier objectif du collectif « Pas de 0 de conduite pour les enfants de 3 ans ! » ?

- Le collectif créé en 2006 rassemble 50 organismes : des professionnels de la

santé et de l'enfance, des organisations familiales... Son appel a recueilli 200 000 signatures. Notre objectif est de faire reconnaître l'importance et l'urgence d'une prévention non pas « prédictive » mais « prévenante » en faveur des enfants, une prévention qui ne soit pas prédictive mais pluridisciplinaire en appui sur une éthique humaniste. Nous avons organisé quatre colloques, publiés cinq ouvrages. Nous préparons une prochaine publication qui présentera 45 exemples de prévention prévenante avec un Forum des pratiques de prévention prévenante pour la petite enfance, les 27 et 28 janvier prochains. Depuis cinq ans, le collectif continue sa lutte contre le dépistage prédictif et contre les méthodes de travail avec les enfants qui visent des adaptations trop précoces des comportements et qui, de ce fait, effacent la frontière entre apprentissage et conditionnement, entre éducation et dressage.

Le projet qui est apparu en octobre concernant l'évaluation des enfants en fin de maternelle ne nous a pas surpris. Il y a eu plusieurs ballons d'essai en France ces dernières années. Mais la réaction du collectif et de l'ensemble des professionnels a été unanime pour s'y opposer. Ces évaluations mélangent des données purement scolaires et des acquisitions de comportements, et montrent que les attentes par rapport à des enfants de 5 ans sont disproportionnées par rapport aux possibilités réelles d'un enfant de cet âge. De plus, la mise en place d'une prévention psychologique prédictive va induire chez l'enfant une identification à ce que l'on veut éviter qu'il devienne. Cela ne fait qu'aggraver la situation.

Aujourd'hui, le gouvernement ne peut plus prendre prétexte de la prévention de la délinquance pour masquer son intention de dépistage et de fichage des enfants. Le nouvel habillage est la lutte contre l'échec scolaire. Mais le schéma des déterministes reste le même : enfants agités à 24 mois, agressifs à 4 ans, en échec scolaire ensuite et délinquant plus tard...

Ca ne veut pas dire que ça n'arrive pas ! Si un petit enfant rencontre des difficultés relationnelles ou sociales, il manifeste une fragilité et son dévelop-

forum des pratiques de prévention prévenante pour la petite enfance

vendredi 27 & samedi 28 janvier 2012

Institut de Psychologie de Boulogne-Billancourt (92)
71, avenue Edouard Vaillant
M^o Marcel Sembat - ligne n°9

Le programme de ce forum est disponible sur
www.pasde0deconduite.org - Renseignements :
SNMPMI, 65-67 rue d'Amsterdam, 75008
Paris. Tél. 01 40 23 04 10 - snmpmi@free.fr

pement va s'en ressentir. Il va avoir des difficultés d'apprentissage, des difficultés scolaires, peut se sentir en échec. Et son évolution ne sera pas des plus harmonieuses... Bien sûr que ce schéma existe, mais la prévention prévenante est précisément là pour changer le cours des choses.

- Pouvez-vous décrire les grandes lignes de ce qu'est la prévention prévenante ?

- En matière de petite enfance, on doit faire attention à ce que l'on fait, à ce que l'on dit et à ce que l'on pense d'un enfant. Plus les enfants sont jeunes, plus ils captent ce que l'on pense et ce que l'on ressent pour eux et ça les transforme car ils ont en pleine évolution. On ne peut pas travailler avec des enfants de moins de 6 ans comme on travaille avec des enfants de plus de 6 ans. La prévention prévenante est pluridisciplinaire, non stigmatisante, humanisante et éthique. Il s'agit d'éviter tout dommage occasionné à la dimension humaine dans la personne de l'enfant ou du parent. Il y a trois registres dans la prévention prévenante que j'appelle aussi prévention en rhizome car c'est depuis la profondeur qu'on doit travailler. Le premier registre est l'accompagnement des enfants et des familles

dans leur vie quotidienne pour favoriser des bonnes conditions pour grandir. Le second registre consiste à soutenir l'enfant et la famille lors des difficultés de la vie ordinaire. Le troisième registre est une aide psychologique face aux accidents de la vie.

La prévention psychologique est une aide personnalisée, adaptée au besoin du moment et apportée par des professionnels formés et compétents, un tissu associatif pérenne, et des politiques cohérentes et non accusatrices. Je m'insurge contre la volonté actuelle de remplacer les métiers par des dispositifs, des protocoles, des méthodes, et de transformer les professionnels en opé-

rateurs de dispositifs. On préconise des dispositifs de masse au moment où l'on supprime quantité de professionnels. Il n'y a pas de professionnel qui ne s'aperçoit pas quand un enfant va mal. Il y a des professionnels qui sont trop seuls face aux enfants en difficultés, des familles qui ne savent pas où demander de l'aide pour leurs enfants. Le drame est là. On veut faire de la prévention et de la psychologie sans psychologue, de la médecine sans médecins, de la recherche sans chercheurs, n'est-ce pas un désir de folie ?

Propos recueillis
par Guy Boubault

Pour en savoir plus

« Nos enfants sous haute surveillance : Evaluation, dépistage, médicaments », Sylviane Giampino et Catherine Vidal, Ed. Albin Michel, 2009.

Publications du Collectif Pas de 0 de conduite pour les enfants de 3 ans ! :

- « Pas de 0 de conduite pour les enfants de 3 ans ! », Ed. Érés, 2006

- « Enfants turbulents : l'enfer est-il pavé de bonnes préventions ? », Ed. Érés, 2008

- « Les enfants au carré ? Une prévention qui ne tourne pas rond ! », Ed. Érés, 2011

- « Petite enfance : pour une prévention prévenante. Manifeste », Ed. Érés, 2011

- « Petite enfance : une prévention prévenante en pratiques », Ed.Érés, à paraître en janvier 2012

Les étapes du développement de l'enfant



Photo Claudine Doury/Agence Vu

L'enfant se développe sur le plan psychique ou mental tout au long de sa croissance. Il « mature » sur le plan physique (notamment physiologique : maturation de son système nerveux) et il se développe sur le plan psychologique. Il est usuel de parler du développement de l'enfant sur le plan affectif, langagier, intellectuel, social... De nombreux chercheurs ont au cours du XX^{ème} siècle mis en évidence, à travers l'observation d'enfants, les stades du développement : Freud, Piaget, Wallon et d'autres encore... Le développement est un processus permanent et continu soumis à des pressions diverses qui le favorisent ou l'inhibent. Il est observable sur des groupes d'enfants qui, d'une tranche d'âge à l'autre, passent par les mêmes étapes successives.

Le développement est lié aux capacités de l'enfant à s'adapter à une situation nouvelle. Ces capacités sont liées à son âge et à son degré de maturité. Le concept de développement conduit les parents, enseignants, éducateurs à proposer aux enfants des situations-problèmes qu'ils peuvent résoudre par eux-mêmes ou auxquelles ils peuvent s'adapter ; et à éviter de placer ces mêmes enfants face à des situations-

problèmes qui les mettent en difficulté ou en échec car inadaptées à leurs capacités.

Aujourd'hui, l'observation de terrain auprès d'enfants en relation avec leurs parents et leurs enseignants met en évidence une certaine standardisation de la représentation de l'enfant. Il n'est plus considéré comme un être en développement, immature du fait de son âge et qui aurait besoin d'être accompagné et guidé pour acquérir progressivement l'ensemble des capacités et des compétences nécessaires pour s'adapter et vivre parmi les autres. Il est très tôt considéré comme un vis-à-vis, un interlocuteur, un partenaire de l'adulte ; celui-ci s'adresse à l'enfant comme si c'était un alter ego et, en retour, l'enfant s'adresse à l'adulte comme s'il était un copain.

Considéré comme un « adulte en miniature », l'enfant se retrouve dans une situation intenable : il est toujours pris pour quelqu'un qui sait ce qu'il faut et doit faire dans une situation donnée... Alors que lui sait qu'il ne possède pas ce savoir, mais fait parfois semblant de l'avoir...

Edith Tartar Goddet